

Le docteur Jean Guinter d'Andernach, médecin strasbourgeois, de la Renaissance et la Peste*

par le Dr Suzanne WUST**

« ..., il y aura de grands tremblements de terre et, en divers lieux, des pestes et des famines ; il y aura des phénomènes terribles, et de grands signes dans le ciel. »

Ce verset de l'Évangile selon saint Jean annonce la réapparition, un jour, de la peste dans le monde. Cette maladie, actuellement disparue de nos régions, n'en demeure pas moins active dans de nombreux foyers. Elle attend patiemment ce jour où elle règnera à nouveau sur la terre entière.

Dans les siècles passés, la peste a étendu son empire sur le monde et se déplaçait, sans entraves, d'un pays à l'autre, d'une région à l'autre. L'Alsace ne fut pas épargnée, elle connut périodiquement des épidémies qui ravagèrent Strasbourg à de nombreuses reprises.

Quelques hommes tentèrent de la combattre, ils se dévouèrent à leurs malades et écrivirent des traités pour transmettre leur savoir aux générations suivantes. Un tel homme fut le Dr Jean Guinter d'Andernach, Allemand d'origine, qui vécut au XVI^e siècle et qui vint s'installer à Strasbourg après avoir fait ses études de médecine à Paris. Sa vie et son œuvre, en particulier celle consacrée à la peste, font l'objet de ce travail.

Après un bref rappel historique, nous verrons quelle fut la vie de Jean Guinter, puis nous nous arrêterons sur les ouvrages qui traitent de la peste en étudiant les conceptions de ce médecin au sujet de ce fléau.

De par sa situation géographique au carrefour des grandes routes, la ville de Strasbourg se présentait au XVI^e siècle comme une cité florissante au commerce prospère. Ville impériale libre, elle jouissait de nombreux privilèges. Érasme, de Rotterdam, fit l'éloge de la Constitution de la cité.

La Renaissance s'implanta avec bonheur à Strasbourg, grâce à l'essor de l'imprimerie et aux humanistes alsaciens dont certains comptèrent parmi les amis de Jean Guinter. Elle toucha profondément la médecine. En Alsacé, s'illustrèrent des

* Résumé présenté à la séance du 24 janvier 1987 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** 60, rue du Maréchal-Joffre, 67700 Saverne.

médecins humanistes qui répandirent les idées nouvelles et s'intéressèrent à la chirurgie, alors parente pauvre de la médecine. Ils commencèrent à rédiger leurs ouvrages en allemand et non plus en latin.

Dans le domaine religieux, les prédicateurs propagèrent rapidement les idées de la Réforme. Par son rayonnement, Strasbourg joua alors un rôle très important au service de la Réforme, elle se trouva mêlée aux conflits qui opposaient catholiques et protestants et devint un refuge pour ces derniers.

C'est ainsi que Strasbourg eut l'honneur d'accueillir entre ses murs Jean Guinter d'Andernach qui y résida trente ans ; il s'y consacra à ses malades et à l'enseignement du grec et de la médecine.

La vie de cet homme remarquable reste peu connue, nous manquons de précisions sur elle, en particulier sur la période qui précède son arrivée à Strasbourg.

Le nom et l'âge de Jean Guinter, seuls, donnèrent lieu à bien des divergences. En France, l'on s'accorde généralement pour lui donner le nom de Jean Gonthier d'Andernach, mais nous lui préférons le nom français de Jean Guinter d'Andernach qu'il s'est donné lui-même dans un de ses ouvrages. Cependant, le choix est large, que ce soit en français, en allemand, en latin ou en grec.

Jean Guinter d'Andernach naquit en 1497, à Andernach, petite ville d'Allemagne occidentale, à une quinzaine de kilomètres de Coblenche. Il commença son instruction dès l'âge de quatre ans à l'école d'Andernach puis il en partit à douze ans et fréquenta celle d'Utrecht et l'École Humaniste des Frères de la Vie Commune de Deventer. Il s'y intéressa au latin et au grec, mais également à la philosophie et à la physique. Il se distingua rapidement par son ardeur à l'étude et par sa connaissance des langues anciennes. La ville de Goslar l'engagea comme Recteur de ses écoles publiques. De là, il se rendit à Louvain, qui passait alors pour la première université d'Europe. Il s'y perfectionna encore dans la langue grecque puis l'enseigna lui-même : Jean Sturm fut l'un de ses élèves.

Après un séjour à Leipzig et à Liège, il vint à Paris en 1526 à l'âge de vingt-neuf ans, poussé par son amour de la médecine.

Pour subvenir aux frais de ses études, il travailla comme correcteur dans l'imprimerie de Simon de Colines puis se mit à traduire, de grec en latin, les ouvrages des grands maîtres de la médecine. Sa renommée de traducteur lui fit faire la connaissance de deux hommes remarquables qui devinrent ses amis : Guillaume Budé et le Grec Jean Lascaris. Il se gagna également la protection des frères Jean et Guillaume du Bellay et leur dut sa présentation à la Cour de François I^{er}.

Jean Guinter suivit les cours de la Faculté de Médecine de Paris, il y eut comme collègue Jean Fernel. Le 29 octobre 1532 il fut reçu docteur. Quelques mois plus tard, il devint docteur régent et fut nommé professeur de la Faculté de Médecine de Paris où il enseigna jusqu'en 1538. Il y remit à l'honneur l'anatomie, fit plusieurs découvertes anatomiques dont l'existence du pancréas et fut considéré comme le « restaurateur de l'anatomie » de la faculté de Paris. Parmi ses élèves on compte André Vésale et Michel Servet qui furent ses prosecteurs, Guillaume Rondelet et Jean Sylvius s'y appliquèrent aussi avec lui.

Sa renommée s'étendit à l'étranger, il fut invité à la Cour du Roi de Danemark et de Norvège, Christian III, mais préféra demeurer à Paris. Le roi François I^{er} le tint

également en grande estime, il s'acquitta lui-même des frais occasionnés par la cérémonie du doctorat de Jean Guinter et le nomma médecin du roi.

Au cours des années, Jean Guinter était devenu un partisan de la Réforme. Les troubles et les persécutions qui survenaient à Paris et dans tout le royaume l'incitèrent à quitter Paris en 1538, avec sa femme, une Française de noble famille mais dont nous ignorons le nom.

Jean Guinter se réfugia d'abord dans la ville de Metz. Il y exerça comme médecin et combattit en 1541 une épidémie de peste qui emporta sans doute sa femme. Il ne tarda pas à se remarier avec une de ses patientes, Felicitas Frosch. Il en eut deux enfants qui ne vécurent guère.

La situation, devenue inconfortable pour les protestants, chassa Jean Guinter de Metz. Il arriva enfin à Strasbourg au début de l'année 1544 et y demeura jusqu'à sa mort en 1574.

Durant son séjour, il habita d'abord au numéro 5 de la rue des Veaux, puis, en 1559, il déménagea rue de la Nuée-Bleue où il avait acquis les numéros 15 et 17.

Dès l'automne 1544, grâce à Martin Bucer, il fut engagé comme professeur de grec au Gymnase Protestant. Au bout de quelques années, il y reprit l'enseignement de la médecine, commentant Galien et les aphorismes d'Hippocrate. Les cours cessèrent le 1^{er} avril 1558, faute d'auditeurs.

A côté de ses activités professorales, Jean Guinter exerçait sa profession de médecin. Sa renommée l'avait précédé de Paris et de Metz, et il devint rapidement un praticien réputé et recherché dont la clientèle comptait de nombreuses personnalités : bourgeois et dignitaires de Strasbourg et de toute la province ou nobles étrangers.

Il eut à combattre deux épidémies de peste, en 1552-1553 puis à nouveau en 1563-1564. Le Magistrat de la ville et tous ses confrères se tournèrent à ce moment vers Jean Guinter qui rédigea alors un de ses traités contre la peste.

Jean Guinter s'intéressa encore à l'hydrothérapie, à la gynécologie-obstétrique et écrivit un énorme ouvrage de médecine générale. Fervent partisan de Galien, il reconnut néanmoins, vers la fin de sa vie, la valeur des théories de Paracelse.

Venu chercher un refuge à Strasbourg, Jean Guinter fut cependant mêlé aux différents qui opposaient catholiques et protestants. Il accueillit dans sa maison le prince Guillaume de Hesse, confié à la ville de Strasbourg par son père durant la guerre de Smalkalde, ainsi que l'imprimeur Rémy Guédon. Jean Guinter eut lui-même à souffrir du zèle des prédicateurs, en particulier de Jean Marbach qui s'attaqua à lui en raison des sympathies de sa femme Felicitas et de sa belle-sœur pour les leçons de Gaspard Schwenckfeld.

Vers la fin de sa vie, Jean Guinter reçut des lettres de noblesse de l'empereur Ferdinand I^{er}.

En automne 1574, Jean Guinter partit soigner le baron Lazare de Schwendi à Kientzheim. A son retour, il s'alita et mourut d'une fièvre ardente deux jours plus tard, le 4 octobre 1574, entouré de sa troisième femme et de ses amis. Il fut enterré au cimetière Saint-Gall au milieu d'un immense concours de personnes de tout rang. Sa

succession s'avéra compliquée et se poursuivit plusieurs années. Sa veuve, Clara Hecklin, lui survécut plus de vingt ans.

Tout au long de sa vie, Jean Guinter montra de la patience et de la tempérance, il aimait la tranquillité et la paix. Sa vertu et sa générosité étaient connues de tous. Il fut également un homme profondément religieux et cultiva avec un égal bonheur les langues anciennes, la philosophie, la rhétorique, la chimie et la médecine.

Divers auteurs louent l'excellence du latin et du grec de Jean Guinter qui lui permit de lire dans le texte les grands maîtres de la médecine et surtout de les traduire. Il réalisa ainsi un important travail destiné aux étudiants, travail qui comporte un grand nombre de traités de Galien, à côté de quelques-uns de Paul d'Égine, d'Oribase, de Rhazès, d'Alexandre, de Tralles, de Polybe de Cos et de Caelius Aurelianus. Il rédigea, d'autre part, quelques ouvrages personnels et, parmi ceux-ci, une grammaire grecque et plusieurs traités sur la peste. Nous avons dressé la liste de ses ouvrages, ainsi que leurs différentes éditions, toutes n'ont pu être retrouvées.

Le mot peste vient du latin *pessimum*, il est synonyme de fléau, de mortalité, et s'accompagne d'une terreur épouvantable. La première épidémie qui toucha l'Alsace remonte à 591 après Jésus-Christ, puis chaque siècle en connut plusieurs atteintes.

Jean Guinter la rencontra à Paris, à Metz et à Strasbourg. Il acquit une profonde connaissance de cette maladie et lui consacra huit traités et traductions en latin, français et allemand. Leur valeur était telle que le Magistrat de Strasbourg en fit réimprimer l'un d'eux lors d'une épidémie ultérieure. Ce traité fit autorité pendant plus d'un siècle.

Les conceptions de Jean Guinter rejoignent celles de la majorité de ses contemporains. Mais, à côté de cela, il souligne certaines notions, originales pour l'époque, qui ne seront reprises et acceptées que bien des années plus tard.

Pour Jean Guinter, la peste était « une maladie très aiguë, abjecte, rapide et mortelle, opposée en tout à la nature ». A l'opposé des médecins de son temps, il en affirma la contagiosité par un mécanisme précurseur de celui reconnu actuellement.

Il en décrivit tous les signes et individualisa ainsi différentes pestes, selon la présence et l'association de ces symptômes : nous y retrouvons la fièvre, les manifestations cardiaques, la somnolence, les céphalées, le délire, le tufos, les troubles digestifs, les signes cutanés et bien d'autres. Certaines natures sont plus susceptibles que d'autres d'être atteintes par la peste qui envahit les humeurs et provoque la mort. Bien peu en réchappent.

Diverses causes sont à l'origine de l'apparition de la peste : les humeurs du corps devenues pernicieuses et mauvaises l'attirent, l'influence astrale, le mauvais temps, les exhalaisons impures qui s'élèvent de la terre et des eaux constituent les autres facteurs de la peste quand elle n'est pas envoyée comme un châtement de Dieu.

Des signes précurseurs l'annoncent et permettent de mettre en œuvre les moyens de préservation.

Le meilleur en est la fuite, certains endroits sont mieux situés ou mieux protégés. La disposition de la maison est importante, les fenêtres seront tournées à l'est et au nord. Dans les pièces, il convient d'entretenir des feux et des fumigations et d'arroser le sol et les murs d'une eau spéciale.

Jean Guinter détaille avec beaucoup de soins les aliments et les boissons bénéfiques ou nocifs, quelle doit en être la préparation, à quel moment de la journée il faut les prendre et en quelle quantité. Guinter conseille la modération quant au sommeil et à l'exercice ainsi que l'élimination des humeurs superflues par la saignée et les purges. Certains antidotes dont il donne les recettes assurent, selon lui, une protection efficace contre la peste.

Dans la composition de tous les remèdes de Jean Guinter, qu'ils soient préventifs ou curatifs, entrent les mêmes ingrédients : fleurs, feuilles, racines, fruits de diverses plantes, bois, pierres précieuses, vins, condiments et d'autres produits encore. Seules les associations et les quantités changent.

Jean Guinter préconise enfin des mesures prophylactiques vraiment efficaces, encore appliquées de nos jours : la quarantaine, la nomination de médecins et de chirurgiens se consacrant uniquement aux pestiférés, un nettoyage correct des vêtements et des locaux avant leur réutilisation. Il insiste également sur la propreté des rues, l'hygiène corporelle et mentale.

Le traitement de la peste repose sur les mêmes principes que la préservation et doit être entrepris au plus tard dans les vingt-quatre heures après le début de la maladie. Il est indispensable de se confier à Dieu qui, seul, peut rendre efficace toute médication.

Le traitement comporte l'ouverture des conduits et orifices de l'organisme et la purgation des humeurs nocives. Médicaments divers, purges, saignées, clystères et sudation se succèdent dans un ordre précis. L'alimentation, essentiellement bouillie dans les premiers jours, et les boissons, surtout acidulées, doivent être judicieusement adaptées.

Guinter indique toute une série de remèdes, antidotes, alexipharmques, électuaires, poudres, dont l'action bénéfique permet de résister au poison pestilentiel et de guérir : ils chassent ce poison du cœur et de l'organisme et l'empêchent d'y retourner.

La pièce où couche le malade varie selon la saison. On y entretient des feux et on en arrose le sol et les murs. Le sommeil est nocif, du moins dans les premiers jours.

Enfin, Jean Guinter consacre tout un chapitre au traitement des manifestations cutanées. Tuméfactions, tumeurs, pustules, bubons, abcès, charbons, apostèmes se forment sous la poussée du poison pestilentiel qui tend à s'extérioriser. Il est possible de l'en tirer simplement par un emplâtre ou l'application du « cul d'un petit oiseau vif » qui les vident et les dessèchent. Sinon, il faut ouvrir ces manifestations, que ce soit par un emplâtre, le scalpel, la lancette ou les ventouses après avoir ramolli la peau. La plaie est ensuite vidée du poison, nettoyée, et l'on provoque une cicatrisation lente et correcte. L'incision et le nettoyage relèvent des barbiers-chirurgiens si on arrive à en trouver un. A plusieurs reprises, Jean Guinter souligne leur ignorance, leur incompétence et leur non-observation des consignes données par les médecins.

Le respect de ces traitements conduit à la guérison de cette maladie que Guinter considère comme plus difficile à traiter que toutes les autres maladies. Des mesures analogues à la prévention sont encore nécessaire pour éviter les rechutes, mais surtout le malade guéri remerciera Dieu et lui rendra grâce de l'avoir délivré.

Le nom de Jean Guinter d'Andernach, célèbre en son temps, est actuellement tombé dans l'oubli.

Traducteur, humaniste, anatomiste, docteur et médecin de la peste, Jean Guinter d'Andernach fut vraiment un homme de l'humanisme et de la Renaissance, mais aussi de la Réforme. Il eut connaissance des idées nouvelles et des découvertes de Vésale et de Servet dont la gloire éclipsa, par la suite, la sienne, ainsi que celles de Paracelse auxquelles il se rallia à la fin de sa vie.

Jean Guinter se soucia toujours de transmettre son savoir, littéraire et médical, et de le mettre à la portée de tout un chacun. Comme médecin de la peste il eut à cœur de lutter de son mieux contre cette maladie. Il en annonça le mécanisme de transmission et préconisa des mesures prophylactiques dont, encore aujourd'hui, nous reconnaissons la valeur. Comme médecin, son renom passa les frontières et son dévouement persista jusqu'à sa mort. Il fut, en son temps, un homme de foi, sincère et fidèle, qui mit toute sa vie et son œuvre entre les mains de Dieu.